

C'est aussi ça la guerre

Le texte ci dessous est extrait du livre « *l'Action, le Sacrifice, et l'Espérance* ». Récits de Français libres racontés par Jacques Herry. Editions *Mémoires d'hommes*

De quoi réfléchir sur les réalités de « l'épuration »... en même temps que sur leurs causes

Merci à Marcel Dolmaire de me l'avoir fait connaître

Les crucifiés de l'Orne 12 août 1944

De loin, le village en bas de la côte ressemblait aux autres villages normands, à cette différence près que le clocher de l'église paraissait intact. Au fur et à mesure que nous nous en approchions, je constatais aussi que les maisons – une centaine, très groupées – n'avaient pas non plus subi de dommages.

Notre Sherman, tombé en panne peu après le départ de la colonne du régiment, allait la rejoindre dans peu de temps car j'apercevais la poussière des derniers véhicules.

C'était midi. Il faisait très chaud. Après les combats d'Alençon, nous nous dirigeons vers l'ouest, vers Paris espérons-nous. La route de terre avait été labourée par des centaines de véhicules. Notre engin, roulant à une vitesse soutenue, laissait derrière lui un nuage poudreux aussi haut que lui qui ne se dissipait que quelques minutes après notre passage.

Je faisais confiance à Sarre, le premier mécanicien, pour suivre la route et ne pas s'en écarter. Quant à moi, j'avais tout le loisir de regarder le paysage. Le haut du corps sorti de la tourelle, je profitais de cette belle matinée d'août 1944 et de ce parcours sans danger. S'il y avait un 88 sur l'itinéraire, les camarades, devant, lui avaient déjà réglé son compte.

Abordant le village, la route – compte tenu de son état on aurait pu dire la piste – faisait une grande courbe. Le bourg était à cent mètres à l'extérieur.

De loin, j'avais vu un groupe d'une trentaine de personnes rassemblées au bord du chemin. Quand nous approchâmes, je pus enfin discerner la scène qui m'attendait. Et sans doute était-elle là pour que moi – après d'autres – en fussions spectateurs : moi et mes camarades de la 2^e DB – des milliers de jeunes gens débarqués en France moins d'un mois plus tôt, dans l'ignorance de ce qui nous attendait. Que nous dussions engager le combat dès le débarquement contre les troupes allemandes en retraite, cela nous le savions. Mais le reste, sans doute l'essentiel, les hommes, les femmes de Normandie, leur vie pendant quatre ans, nous en ignorions tout.

Le spectacle que j'avais devant les yeux était là pour nous éclairer.

A vingt mètres de la route, les villageois avaient planté trois poteaux écartés l'un de l'autre de trois mètres. A ces poteaux étaient attachés un homme au milieu et deux femmes, nus, recouverts d'une poussière qui ne dissimulait pas les croix gammées peintes en noir sur leurs poitrines. Sans doute une même famille, l'une des femmes étant âgée et l'autre d'une vingtaine d'années si l'on en jugeait par la fermeté de son corps. L'homme n'était pas simplement lié au poteau, mais ses bras maintenus à l'horizontale par une barre en travers, les mains attachées et pendantes, faisaient de lui un Christ en croix. Qu'ils soient trois, comme Jésus entre les deux larrons, évoquait le Golgotha avec une force saisissante. Comme Jésus, l'homme avait la tête penchée, les yeux mi-clos, comme la femme âgée à sa droite. Mais la jeune femme, elle, regardait devant elle avec une expression de souffrance indicible et son regard vers moi était un appel au secours.

J'avais arrêté le char à une vingtaine de mètres des villageois et de leurs otages. Cet homme, ces deux femmes étaient en train de mourir, de soif et d'exposition, de la plus horrible des morts. Depuis le matin, ils avaient dû avaler la poussière de centaines de chars, de camions, de jeeps. La langue de l'homme sortait de sa bouche. Ils étaient en train de mourir, avant le soir ils seraient morts.

Derrière eux, et aussi, de chaque côté, une trentaine d'hommes et aussi quelques femmes assez âgées. Deux hommes portaient un fusil de chasse en bandoulière. Comme ces deux-là, quelques-uns arboraient au bras droit un brassard FFI. Les traits marqués par les épreuves des derniers jours, tous étaient plus âgés que moi, pour plusieurs, deux ou trois fois mon âge.

Tous me regardaient avec un air de défi, mais sans agressivité ni hostilité. Et nos regards étaient rivés l'un à l'autre par un fil si tendu, qu'on n'eut pas pu passer un doigt entre nos yeux. Le leur disait : *« Voyez beaux jeunes gens qui n'avez connu ni la peur de l'occupant, ni la faim, ni le froid, voyez comment nous punissons les traîtres, les collabos. Voyez et ne vous en mêlez pas, c'est à nous de faire justice »*.

Dans mon regard, sans doute lisaient-ils l'incrédulité, et le dégoût, la pitié aussi pour ces trois êtres humains coupables, probablement, punissables, mais pas de cette façon.

Nous restâmes ainsi face à face, un temps que je ne saurais dire, pas plus de deux minutes mais qui, par leur intensité et leur violence silencieuse, me parurent une éternité.

J'étais tenté de descendre du char - après tout, j'avais la force - d'apostropher la bande de tortionnaires, ou même en silence, de libérer les persécutés, de les emmener, de les soustraire à la vengeance des villageois.

Aussi, je pensais : « *Vengeance ou justice ? Peut-être ces trois-là sont-ils des collaborateurs affirmés, des traîtres, des délateurs responsables de la mort de plusieurs ? Quel droit ai-je de porter un jugement sur le traitement qui leur est infligé, à quel titre irais-je me mêler de ce règlement de comptes dont tant d'éléments m'échappent. Eux seuls savent, eux seuls sont fondés à décider le degré de la punition... »*

Face à moi, les villageois devaient lire mes réflexions, mes hésitations, mon débat intérieur. Lorsque je penchais pour une intervention, il me semblait, à la dureté accrue de leur regard qu'ils m'invitaient à ne pas me mêler, à passer mon chemin.

Cet affrontement ne pouvait pas se prolonger sans un dénouement peut-être violent, ou bien la fuite, avec l'excuse de l'ignorance et du réalisme.

C'est moi qui, finalement, pliai et me sauvai – je donnai l'ordre au char de démarrer, ce qu'il fit, lentement. La jeune femme referma les yeux. Les hommes continuèrent à nous suivre du regard, puis tous disparurent dans notre sillage de poussière.

Encore étourdi, j'essayais de me défaire de cette scène et de ces minutes dramatiques. J'espérais qu'après moi, un autre de la DB ferait ce que je n'avais pas eu le courage de faire.